

L'amour, l'amitié, l'*amourtié*...

L'amitié est toujours une activité de l'esprit, alors que l'amour ne peut être qu'une manifestation physique. Hermétiques à la véritable amitié, les trois quarts des écrivains se haïssent, mais toujours pour de mauvaises raisons : on envie le plus connu qui vend davantage, persuadé que nos livres sont meilleurs que les siens, ce qui reste à prouver. La postérité s'en chargera. Parfois, elle a bon goût. Il est très rare qu'un écrivain reconnaisse son piètre talent vis-à-vis d'un confrère doté d'un vrai style. Il n'y a pas de Conservatoire national d'art littéraire. Et c'est tant mieux : chacun doit avoir son propre solfège de mots.

Dans cet ouvrage, le recensement de trente-cinq amitiés ne concerne que les écrivains de langue française d'un temps révolu. L'enjeu est de faire des gros plans sur des moments de complicité à jamais perdus, comme ceux des caricaturistes écrivains assassinés dans la rédaction de *Charlie Hebdo*. Les écrivains du passé ont beaucoup déposé leur amitié dans la correspondance qui porte bien son nom. Internet permet de renouer un peu avec cette habitude après la longue parenthèse du téléphone où rien ne reste. Le livre est émaillé de nombreuses citations. Il aurait été facile de supprimer les guillemets pour s'approprier les phrases des autres. C'eût été malhonnête dès lors que l'on aime la justice et la vérité. Gaston Bachelard disait que l'on « remonte le soleil » d'une cave à vins. On éprouve la même sensation devant des pépites enfouies dans des livres que plus personne n'ouvre. Pensum sous forme de compilation ? Parlons plutôt d'entremêler la prose des uns et des autres pour créer une ronde spirituelle. Jorge Luis Borges disait que dans le plus médiocre des livres il y avait quelque chose de beau. Alors pensez un peu dans les bons.

Curzio Malaparte (1898-1957) a sanctifié l'amitié *made in France* : « L'amitié d'un Français est un sentiment très délicat, dont il prend un soin extrême. L'amitié d'un Italien est un fruit, celle d'un Français,

une fleur¹.» Malaparte distingue la fleur du fruit, même si l'une se fane pendant que l'autre pourrit. À l'honneur grandiloquent de ceux qui jurent fidélité devant Dieu, l'auteur de *Kaputt* préfère les bonnes manières de copains heureux de se revoir. Sa parabole avait d'autant plus de poids que le Toscan reçut la croix de guerre 1914-1918 avec palme, blessé et gazé après avoir rejoint l'armée française à seize ans. Difficile d'être plus français que l'Italien.

Des « amitiés » ont été écartées : l'antisémitisme viscéral qui servait de ciment au duo Paul Morand-Jacques Chardonne ne donne pas envie de passer du temps avec eux². Dans *Le Ciel de Nieflheim*, Chardonne écrit en 1943 : « Les SS usent convenablement de leur pouvoir absolu, et la population ne s'en plaint pas, après une certaine accoutumance. » Quand il apprend que son fils s'est fait arrêter à Tunis, accusé de collusion avec la Résistance, Chardonne demande au lieutenant Gerhard Heller, fin lettré du parti nazi, rattaché aux services littéraires de l'ambassade d'Allemagne, d'intervenir : « Mes opinions n'ont pas changé, mais cette publication serait une indignité de ma part à l'égard de ma famille. » Ayant eu connaissance des camps de la mort, Morand et Chardonne demeurent antisémites après 1945. Malgré la tentative de sauvetage de Roger Nimier, ils restent très antipathiques, hypocrites et lâches, invectivant *post mortem*. Marcel Aymé, lui, n'a jamais alimenté Louis-Ferdinand Céline dans ses délires. Bien sûr, Céline s'est moins bien comporté que l'incorruptible André Suarès, mais la rencontre entre Maurice Pottecher, le dramaturge créateur du Théâtre du Peuple de Bussang, et le « Condottiere » mérite un volume à part. L'amitié entre André Chamson (1900-1983) et Jean Guéhenno (1890-1978), deux des directeurs de *Vendredi*, est profonde. Bien qu'irréprochables pendant l'Occupation, on ne les met pas en lumière au rayon des antifascistes : les lunes de fiel donnent de meilleurs articles. Quand vous dites du bien de quelqu'un à Paris, on vous prend pour un imbécile.

L'amitié entre Albert Willemetz et Sacha Guitry n'a pas résisté à l'épuration quand l'auteur-compositeur supplia l'écrivain de prendre l'entrée de service lors de ses visites. Guitry était son ami d'enfance ! Mieux vaut bien choisir ses amis puisque c'est possible. L'amour fait souvent perdre la raison. Georges Bernanos a trouvé en Albert Béguin

1. Curzio Malaparte, *Journal d'un étranger à Paris*, traduit de l'italien par Gabrielle Cabrini, Denoël, 1967 ; La Table ronde, 2014.

2. Paul Morand, Jacques Chardonne, *Correspondance I (1949-1960), II (1960-1963)*, édition de Philippe Delpuech, préface de Michel Déon (tome 1), Gallimard, 2013 et 2015.

un biographe, aussi dévoué que discret¹. Le successeur à la direction de la revue *Esprit*, après Emmanuel Mounier, en 1950, a effectué un travail d'abeille et d'apiculteur. Le même que celui de Pierre Grosclaude : *Histoire d'une amitié*² conserve les grands moments du duo Sainte-Beuve-Marceline Desbordes-Valmore. Un livre toujours lisible, vivant. Il suffit de l'ouvrir pour y voir palpiter l'amitié : « Si je pouvais douter que je suis votre ami, la joie que j'ai eue en lisant votre écriture et en lisant vos détails et vos vers si plein de larmes me l'aurait appris. » La lettre de Sainte-Beuve, datée du 2 janvier 1838, a été postée à Lausanne. Destinée à la poétesse, admirée par Balzac et Verlaine, on la lit comme à travers le trou d'une serrure. Les sentiments écrits ne s'éteignent pas. Françoise Sagan et Bernard Frank ne sont pas dans le bouquet final. « Ces deux affreux jojos », selon le fameux billettiste, s'aimaient tellement qu'ils sont devenus frère et sœur. Pour éviter l'amitié incestueuse, ils ont fait route à part. Lui à pied. Elle en Jaguar. Elle fut la hussarde de son chevalier servant.

L'enthousiasme disparaît parfois quand on regarde de près ce qui ressemblait à une grande relation amicale : Charles Baudelaire a dédié *Les Fleurs du mal* à son « très-cher et très-vénéré maître et ami » Théophile Gautier, qui fit ensuite la sourde oreille au moment du procès contre le livre qui lui était dédié. Le recensement des amitiés littéraires ne pouvant faire mille pages, on a laissé sur le bord du chemin le sous-lieutenant Maurice Genevoix : du front d'août 1914, il écrivait à Paul Dupuy, parce que le secrétaire général de l'École normale supérieure avait demandé à ses élèves de lui envoyer des lettres afin qu'ils puissent le reconforter³. Jusqu'à sa mort, Genevoix porta l'anneau d'or offert par l'ancien professeur de géographie.

Dans la devise française, on parle toujours de liberté, d'égalité, mais pas souvent de fraternité. Elle est pourtant capitale. Qu'y a-t-il de commun entre un cordonnier et un PDG qui dirige trois mille personnes ? Nous sommes condamnés à vivre ensemble. La liberté est le bien commun à protéger chaque seconde. L'amitié découle de la fraternité. C'est l'unique religion qui devrait réunir le monde entier et personne n'en parle au quotidien. Chacun campe dans son coin, pour faire prévaloir sa religion. La religion n'est qu'un prétexte pour

1. *Georges Bernanos*, essais et témoignages réunis par Albert Béguin, Neuchâtel, Éditions de La Baconnière, 1949.

2. Éditions de la *Revue moderne*, 1948, préface de Georges Lecomte, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

3. Maurice Genevoix, Paul Dupuy, *Correspondance 28 août 1914-30 avril 1915*, préface de Michel Bernard, La Table ronde, 2013.

instaurer un commandement. Et si l'on essayait la religion de l'amitié? Il est permis de rêver. Notre ultime liberté.

Parler d'amour serait présomptueux, mieux vaut le faire que d'en parler. En revanche, je me sens habilité à traiter de l'amitié. Je l'ai vue de près, croyez-moi. De très près même. J'écris ce livre pour rendre à trois écrivains tout ce qu'ils m'ont donné. Au cours du récit, ils apparaîtront et disparaîtront comme autant de fils conducteurs. Un fil au pluriel devient des fils, étonnant pour des pères littéraires. Grâce à eux trois, j'ai pu trouver une occupation en forme de refuge: le pays des mots, celui de la langue française. Eux? Il s'agit d'un triumvirat sacré désormais transformé en tribunal des morts. Au-delà de leur disparition physique, le dialogue dans l'espace se poursuit. Un au-delà loin des bondieuseries. J'aime mieux mes amis déifiés que les icônes invisibles. L'enjeu est de ne jamais les décevoir. Leur présence physique s'est évaporée, mais pas la force de leur esprit. Ni celle de leurs écrits. J'ai plusieurs livres sous la main, pas qu'un seul catéchisme. Dans la religion, le verbe croire domine tous les autres. Croire ne veut pas dire savoir.

Je me demande toujours comment font les politiques pour tourner si vite la page de leurs méfaits chroniques. Ils n'ont aucun goût pour l'honneur sinon ils se suicideraient. Je ne pourrais jamais tromper la confiance qu'ont placée en moi Emmanuel Berl, Philippe Soupault et Louis Nucéra, sous peine d'être déshonoré à mes propres yeux. Ils m'ont rendu croyant et pratiquant. En amitié. Mon père n'a jamais été jaloux d'eux: il savait qu'il s'agissait de pères spirituels et non de substitution. Il n'était donc pas en concurrence. Dès la première seconde du face-à-face, je me suis mis à la hauteur de Berl, Soupault et Nucéra pour ne pas être écrasé. Dans la situation d'un fan frénétique, ils ne m'auraient pas supporté longtemps. Il fallait parler d'égal à égal, condition *sine qua non* de l'échange. Dominer ou être dominé n'a aucun intérêt. Un ami n'est pas un disciple, et encore moins un serviteur. Montaigne a signalé qu'il n'y a pas de héros pour les valets de chambre qui voient toutes les bassesses des prétendus grands personnages. Il faut savoir choisir ses héros. Être choisi par eux est encore mieux.

J'ai été promu au rang d'écrivain par Berl alors que je n'avais rien publié, même pas un article: «Votre passion épongera toute votre vie. Vous êtes sauvé!» Soupault m'a encouragé dans ma voie: «Vous avez quelque chose à dire, je le sens.» Et Nucéra dans ma voix: «Je sais que c'est toi quand je te lis.» Je n'ai pas fait la rue d'Ulm. J'ai préféré les rues de Montpensier, Chanez et Caulaincourt. L'amitié supérieure contre l'École normale. Mes amis sont mes seuls diplômés. Être

écrivain, c'est moins faire une œuvre qu'avoir une attitude. Ne jamais se laisser corrompre. Ni par l'aigreur, ni par la fausse gloire. J'insiste sur eux pour faire prendre le frais à leurs noms qui ont disparu des journaux. Si vous n'avez pas de disciples, plus personne ne parle de vous car il n'y a pas d'héritage médiatique à capter. Mes amis étaient des écrivains qui n'avaient pas construit de marionnettes publiques. Ils avaient lu *Monsieur Teste*. Il faut croire à ce qu'on lit quand cela sonne juste. Mes amis aimaient ce et ceux qu'ils aimaient. Chez eux, l'amitié ne tiédissait pas pour se transformer en haine. Berl avait vu Pierre Drieu la Rochelle lui tourner les talons parce qu'il lui reprochait d'être juif. Plus d'un quart de siècle d'amitié réduit à néant en une seconde. Berl excusait l'antisémitisme de Drieu – qu'il mettait sur le compte d'une détresse politique – au point de vouloir l'empêcher de se suicider. L'ami de jeunesse déboussolé est mort communiste après avoir été pronazi. Une vie gâchée par la folie ambiante. Berl est resté gentil toute sa vie. Lourd handicap. Nucéra, lui aussi, fut un diffuseur de gentillesse. Arc-bouté sur sa liberté d'action, Soupault rompit avec les surréalistes sans jamais dire un mot contre Breton et Aragon, qui pourtant ne se privèrent pas de le broyer. Pour Soupault, leur jeunesse commune était inaltérable. Berl n'en revenait pas que je choisisse de venir chez lui au lieu d'aller voir Aragon, Sartre, Malraux et Morand, tous vivants en 1974. Mes amis de mon âge me traitaient de « gérontophile », me conseillant pour ma « carrière » d'aller frapper à la porte d'un animateur vedette de la télévision. « Vous êtes arrivés mais dans quel état ! », disait Degas à ceux qui lui prodiguaient des conseils pour « réussir ».

L'amitié a ses thuriféraires, au point de construire un temple comme celui que lui a dédié le couple Delamarche, à l'abri des regards, entre les rues Visconti et Jacob, en plein Paris. Les époux ont fait marquer sur le fronton : « À l'amitié ». Ils auraient pu écrire : « Pour vivre heureux, vivons cachés. » Le mystère est si grand qu'on ne connaît pas la date exacte de sa construction, entre 1804 et 1822. Il a traversé les décennies, entretenu par de fervents dépositaires de l'amitié, au rang desquels se trouve en première ligne l'Américaine Natalie Clifford Barney (1876-1972), qui ouvrit salon dans le pavillon où elle reçut le Tout-Paris pendant près de soixante ans : de Proust à Sagan, en passant par Joyce, Colette et Scott Fitzgerald. Grâce à Paul Géraldy, on sait que la maîtresse de maison avait placé, à l'extérieur du temple, un panneau qui annonçait la couleur : « Danger ». Il fallait voir beaucoup d'humour dans cette mise en garde, même si la propriétaire de l'époque, selon Géraldy, voulait dire aux « fidèles » que « l'amitié comme l'amour est

chose grave et périlleuse». Lesbienne déclarée, elle faisait tourner la tête à beaucoup d'hommes qui succombaient souvent à son charme. Le temple dédié à l'amitié existe toujours, mais il ne se visite toujours pas. On peut cependant l'apercevoir au cinéma, dans *Le Feu follet*. Louis Malle y a tourné une scène avec Jeanne Moreau et Maurice Ronet. L'amitié a beaucoup existé aux abords du temple invisible aux Parisiens et aux touristes. L'amitié, cela se mérite. On n'y entre pas comme dans un moulin.

On est vite ridicule quand on parle d'amitié, c'est pourquoi le sujet n'encombre pas les rayons des librairies. Une union sans sexualité revient à un acte gratuit. Pourtant, l'amitié est autant recherchée que l'amour. La preuve, *Intouchables* (2011) a battu des records au box-office. Les liens entre le tétraplégique des beaux quartiers et l'aide à domicile, issu de banlieue, ont touché au cœur les moins généreux d'entre nous. Il faut remonter un demi-siècle en arrière, au temps du film d'Henri Verneuil *Un singe en hiver* (1962), pour trouver deux amis de haut vol sur grand écran, incarnés magistralement par Jean Gabin et Jean-Paul Belmondo. L'amitié, comme l'amour, est un cadeau de la vie, mais elle ne tombe pas du ciel par enchantement. Elle est si rare qu'on aime se targuer d'amitiés qui n'existent pas. À la mort de telle ou telle personnalité, on voit se pointer des endeuillés dont la présence aurait sans doute surpris le défunt. D'aucuns ont la posture d'une veuve éplorée. Une amitié est une grâce et non un bouclier contre la solitude.

Les correspondances garnies de déclarations d'amitié servent souvent de brouillons pour les chapitres à venir. Emmanuel Berl en était persuadé, quand il avait égaré la longue lettre sur l'amitié que lui avait envoyée Marcel Proust, bouleversé de savoir qu'un soldat lisait *Du côté de chez Swann*. «Tout ce qu'il m'a écrit, je l'ai retrouvé éparpillé dans la *Recherche*. Proust fut touché d'apprendre que je risquais la mort, son livre à la main.» Au lieu de se souvenir du jeune Berl au chevet de Proust – rencontre mémorable racontée dans *Présence des morts*¹ –, mettons en lumière l'amitié entre Berl et Malraux, ou plutôt ce qu'il en reste, d'après ce que m'ont raconté la musicienne Mireille et Clara Goldschmidt sur les duettistes d'une dialectique de grand calibre. Qui se souvient de l'osmose entre Jean Giono et Eugène Dabit? Personne hormis quelques vieux exemplaires de la *NRF* archivés chez une poignée de bibliophiles. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, la correspondance faisait office de nid pour l'amitié. Que reste-t-il des échanges spirituels entre

1. Emmanuel Berl, *Présence des morts*, Gallimard, 1956.

Mme du Deffand et Voltaire ? Les lettres de l'épistolière et les réponses de l'auteur du *Traité sur la tolérance*. Les amitiés littéraires traversent les siècles, mais elles sont enfermées dans des livres qu'on ne lit plus.

Ici, Paul Verlaine et Arthur Rimbaud n'ont pas leur place. Peut-on parler d'amitié quand l'un a tiré sur l'autre ? Même si l'absinthe ingurgitée à haute dose par Verlaine est la vraie responsable des deux coups de revolver tirés sur son jeune amant, on ne peut pas évoquer l'amitié quand l'un des deux a risqué de tuer l'autre. D'amour peut-être, mais pas d'amitié. Le 10 juillet 1873, jour des coups de feu, dans un hôtel de Bruxelles, on était loin de cette superbe journée de 1871 qui a vu Verlaine demander à Rimbaud de lire « Le Bateau ivre » à l'assemblée subjuguée des Vilains Bonshommes. Leur amitié passionnelle est dis-séquée dans plusieurs essais. Entre l'amour et l'amitié, « il n'y a qu'un lit de différence », a écrit le chanteur Henri Tachan. Cette sentence nous rappelle que faire l'amour n'est pas la preuve irréfutable de la parfaite entente puisque nombre de couples d'amoureux se séparent après avoir uni leurs corps. L'amitié, par définition platonique, est-elle plus durable ? Non, car elle peut aussi céder la place à l'indifférence générale.

« Une amitié ne s'explique pas, elle se constate », disait Philippe Soupault. Le cofondateur du surréalisme ramenait tout à l'amitié : « La naissance de mes deux filles furent mes plus grands chocs amicaux. » Sensible à ma ponctualité, Philippe Soupault laissait sa porte grande ouverte lorsque j'allais le voir Résidence d'Auteuil, rue Chanez. J'arrivais à 16 heures pile et il m'attendait assis derrière son bureau, une simple planche sur deux tréteaux. Pour me parisianiser, il écrivit un article élogieux sur mes photos dans *Le fou parle*, la revue de Jacques Vallet. Il me proposa en plus de m'aider financièrement en cas de besoin. Je n'ai pas eu à le faire – j'avais un père sur lequel je pouvais compter –, mais sa démarche reste une immense preuve d'amitié. Soupault était présent dans l'annuaire : « En cas de besoin, un réfugié politique doit pouvoir me joindre », m'expliqua l'ami du poète turc Nazim Hikmet longtemps incarcéré. Quand j'ai écrit sur lui, il a éconduit tous ceux qui voulaient m'en empêcher parce que je n'étais pas un « spécialiste ». Il leur a répondu : « Ce qui me touche dans la démarche de Bernard, c'est qu'il veut refaire mon parcours pour revivre tout ce que j'ai vécu. Il est animé par la volonté de comprendre dada et le surréalisme... » Je n'avais pas meilleur avocat. Nul besoin d'être hagiographe avec Philippe Soupault, vu qu'il n'a pas commis d'actes immondes. Il avait le troisième œil. En 1925, il publia *En joue!* où il campe Julien, un écrivain écorché vif qu'il créa d'après René Crevel,

Jacques Rigaut et Drieu la Rochelle. Tous les trois se sont ensuite suicidés. Soupault ne passait pas à côté des gens sans les voir, tout heureux de pouvoir choisir ses amis dans un monde qui vous impose une famille. Pour Soupault, le plus triste dans la vieillesse, c'était de voir mourir, un à un, tous ses amis.

En 1919, dans *Épithètes*, Soupault écrivit une suite d'oraisons funèbres avec beaucoup d'avance. Une façon de prouver son amitié à Louis Aragon et Tristan Tzara, entre autres. Ils avaient tous un peu plus de vingt ans. Devant la tombe d'André Breton, il s'imagine un peu en retrait :

*On a même prononcé un discours
Je n'ai rien dit
J'ai pensé à toi.*

Le poème en dit plus sur Soupault que sur Breton. Avant la Seconde Guerre mondiale, il écrivit «La Bouée» pour évoquer sa propre disparition :

*Foutez-moi à la mer
mes amis
mes amis quand je mourrai.*

Soupault écrit deux fois le mot «amis» au cas où l'on n'aurait pas bien compris qu'il ne voulait personne d'autre. Rien d'officiel.

*Pas de souvenirs surtout
seulement un coup d'épaulé.*

Grand poème qui végète, dans ses recueils délaissés, comme s'il s'agissait d'une capucine séchée entre deux pages. Après-guerre, déçu par d'anciens amis qui se détournent de lui parce qu'il ne représente aucun pouvoir, il revient sur le thème de l'amitié dans «Amis d'enfance» :

*Ceux qui ne vous disent rien
Ce sont peut-être les plus dévoués.*

Il avait lu Charles de Saint-Évremond (1614-1703), cet héritier de Montaigne qui voyait dans l'amitié une forme apaisée de l'amour, réclamant autant de vertu que de sagesse. Pour Saint-Évremond, un ami est une sorte de couteau suisse qui a réponse à tout et avec lequel on peut tirer avantage n'importe où, n'importe quand.

Être ami ne signifie en aucun cas vivre en groupe. Paul Nizan (1905-1940) a cru dans le communisme jusqu'au pacte germano-soviétique de 1939. Il ne voyait que les défauts du capitalisme au point d'être certain que les communistes aboliraient l'idée de la mort puisqu'il y

aurait toujours quelqu'un pour poursuivre le travail de l'autre. Sa belle utopie fut détruite quand il a vu Staline pactiser avec Hitler. Il fait un pont avec Plutarque, cet autre ennemi des castes. L'historien grec, né en 49 après Jésus-Christ, n'y est pas allé de main morte quand il a soutenu dans *De l'inconvénient d'avoir trop d'amis*¹ qu'il fallait avoir le moins d'amis possible, sous peine de rencontrer de graves désillusions. Les amis de mes amis sont mes amis, très peu pour lui. Le moraliste antique aimait mieux la qualité à la quantité. Il écartait tous les imposteurs qui voulaient l'approcher à des fins carriéristes. Il lui arrivait de fréquenter de potentiels ennemis pour en tirer avantage.

Faire l'amitié n'engage pas moins qu'un accouplement physique. L'illusion sexuelle n'est plus à démontrer : Pierre Drieu la Rochelle avait l'impression d'être mort quand il tentait d'accéder au septième ciel. Marcel Proust ne voulait pas entendre parler de mariage, persuadé que chaque couple était formé par deux êtres qui restaient distants même dans un lit. Des gens unis par la seule pensée n'ont rien à envier aux corps assemblés dans une étreinte. On sait que les liens de l'esprit ne sont pas moins réels que ceux du sang. Rien ne garantit la complicité entre un père et son fils, tandis qu'un gendre peut s'entendre à merveille avec sa belle-mère. Éros et Thanatos sont condamnés à vivre sous le régime de la communauté pour atteindre une certaine harmonie. Dans ce livre, il y a des amis qui furent amants, tels Marcel Proust et Lucien Daudet. Il faut sans doute être amis avant d'être amants sinon on se sépare vite et pour toujours. Alors qu'il prétendait le contraire, l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* est l'un des plus ardents défenseurs de l'amitié, avec Platon, Aristote, Cicéron, Montaigne, Diderot, Saint Exupéry, Camus... Le fin lecteur Jean-Yves Tadié a dénombré dans la *Recherche* mille quatre cent quatre-vingt-dix-huit fois le mot « ami » (et ses dérivés) et deux cent trente-deux fois le mot « amitié(s) ». Doit-on mettre ce constat en parallèle avec l'autre découverte signalée par Lucien Daudet, à savoir que les enfants et les animaux y brillent par leur absence ? Il est vrai que W. C. Fields a dit qu'un homme qui détestait les enfants et les animaux ne pouvait pas être tout à fait mauvais. Un autre as de l'amitié, Jack London, après de multiples aventures, conclut qu'une union amicale est supérieure au mariage, qui fait trop intervenir les familles des mariés. Cette ingérence est souvent source de zizanie. La famille d'un ami reste toujours en périphérie d'une histoire d'*amour-tié*, sauf si l'on en décide autrement de son plein gré.

1. Plutarque, *De l'inconvénient d'avoir trop d'amis*, présenté par Vincent Delecroix, traduit du grec par Dominique Ricard, Flammarion, coll. « GF », 2014.

Céleste Albaret a été aimée par Proust, et la réciproque fut vraie. Il s'agissait d'un amour absolu. Mme Albaret connaissait parfaitement Proust, son patron. Elle était une amie, une confidente. Quelqu'un qui reposait Proust parce qu'il n'était pas lié à elle par le sang ou la sexualité. Un amour pur, dans le sens jamais trahi, jamais feint. N'y voyez aucune connotation religieuse ou morale. Gouvernante? Cela lui allait bien. Elle le gouvernait, dans le sens où elle l'aidait à se recentrer sur l'essentiel. Elle était comme une troisième grand-mère, une grand-mère tombée du ciel. Il avait une confiance sans limites en elle. C'est à elle et à elle seule qu'il dit en premier cette phrase: «J'ai mis le mot fin... Je peux mourir maintenant...» Oui, FIN, pour dire que son manuscrit d'*À la recherche du temps perdu* était terminé. C'est autre chose que d'envoyer par courriel un nouveau produit commercial pour «le faire valoir avec le nom que l'on sait déjà fait», comme disait La Bruyère. Le matin de cette annonce, Proust fit durer le suspense, et ressemblait à un gamin «qui aurait trouvé le plus beau jouet du monde». Il était si enjoué, dans le fond de son lit, que Céleste Albaret lui demanda: «Qu'est-ce qui s'est passé de si important dans cette chambre?» depuis la veille qu'elle l'avait quitté. Avant de dire qu'il en avait terminé avec sa recherche du temps perdu, il lui annonça qu'il avait «une grande nouvelle» à lui apprendre.

*Monsieur Proust*¹ de Céleste Albaret a été en son temps décrié par l'intelligentsia. Les gérants de la culture ont écrit que les souvenirs de Céleste Albaret ne valaient rien parce qu'elle n'était qu'une gouvernante, juste bonne à balayer la salle à manger. Que le fait de récupérer l'évier de Marcel Proust ne lui donnait pas le droit de témoigner. Les barons du Tout-Paris ne lui ont même pas reconnu le droit d'avoir écrit sous la dictée de celui qui avait fini par se définir comme un «carmélite de l'amitié». Pourtant, un tel livre de souvenirs convient bien à Proust. Céleste Albaret voyait juste. Il suffit d'aller sur YouTube pour l'entendre dire ce qu'elle a vu et ressenti. YouTube est une machine à remonter le temps qui aurait sûrement accompagné le romancier de la mémoire pendant ses nuits d'insomnie. Mme Albaret n'avait pas besoin d'avoir lu son patron pour pouvoir en parler. *Monsieur Proust* est à ranger à côté de tous les volumes d'*À la recherche du temps perdu*. Chez Proust, Mme Albaret se tenait debout face au lit de l'écrivain. Mine de rien, elle a été une accoucheuse de talent. Elle fut à Proust ce que Mme Dormoy a été à Paul Léautaud. Les rapports

1. Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, souvenirs recueillis par Georges Belmont, Robert Laffont, 1973; coll. «Documento», 2014.

de force en moins. Dans le documentaire de Roger Stéphane, la sincérité de Céleste Albaret crève le petit écran. Ses larmes, quand elle raconte la mort de Marcel Proust, nous bouleversent à chaque vision de l'émission¹, qui contient les témoignages de Jean Cocteau, Daniel Halévy, Philippe Soupault, Paul Morand et d'Emmanuel Berl. Proust pensait que tout ce qu'il disait ne pouvait pas être contesté. Revoyant Berl, il m'est revenu qu'il m'avait confié que ses nombreuses lectures de Proust lui avaient confirmé l'incapacité du romancier à faire vieillir ses personnages. Lors de son interview par Roger Stéphane, François Mauriac semble écrire en direct tant sa langue est précise pour nous dire que Proust fit une œuvre pour les hommes et non pour satisfaire sa vanité. En conclusion, il a ce mot : « Marcel Proust était notre jeune homme. » Quand il s'est recueilli devant la dépouille du romancier, il estima faire face à « un dépouillement total » car le visage figé de Proust dégageait enfin de la sérénité. Celle d'avoir accompli son œuvre de A à Z, jusqu'au post-scriptum.

Contentons-nous d'arracher à l'oubli une suite de moments de fraternité. Dans les amitiés qui sont mises en évidence dans ces pages, il y a beaucoup de fraternité, même si elle est parfois malmenée. Peut-on parler d'amitié quand un duo d'amis se sépare comme un couple d'anciens amoureux ? Oui. Des parents se désunissent après avoir fondé une famille avec enfants, tout comme André Breton et Philippe Soupault ont repris chacun leur direction respective, laissant derrière eux *Les Champs magnétiques*, le missel surréaliste légué aux membres du mouvement qu'ils avaient cofondé avec Louis Aragon, simple témoin de la naissance de l'écriture automatique. Ce qui a existé ne peut pas s'effacer. Les fausses amitiés ne durent pas plus que les fausses amours. Plutarque a raconté que Chilon de Sparte avait répliqué : « Vous n'avez donc pas d'amis ? » à celui qui se vantait de n'avoir pas d'ennemis. L'auteur de *De l'inconvénient d'avoir trop d'amis* nous met en garde de ne pas confondre un possible ami avec les flatteurs qui sont prêts à dégainer des caresses verbales afin d'arnaquer en douceur.

Si l'amitié est moins présente en littérature que l'amour, près de nous, Fred Uhlman a cependant publié *L'Ami retrouvé*, en 1971, hymne consacré à l'entente cordiale entre le fils d'un médecin juif et le garçon d'une famille protestante. L'avait devancé André Négis, qui publia *Mon ami Carco* en 1953 pour raconter les années de jeunesse de l'auteur de *L'Homme traqué* exilé à Nice par sa famille qui le trouvait trop turbulent. Parmi divers hommages, Georges Brassens a eu droit à deux albums

1. Roger Stéphane, *Portrait-Souvenir de Marcel Proust*, réalisation Gérard Herzog, 1962.

de souvenirs consacrés à l'amitié: *Brassens, l'ami*¹ – un pléonasme quand on parle du poète sétois –, réceptacle des souvenirs de Mario Poletti, et *Une vie d'amitié avec Georges Brassens*², de la photographe Josée Stroobants, que le chanteur voulait toujours auprès de lui, si loin du traditionnel «plan com' du show-biz». Quoi d'autre? Peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, Vercors a rendu hommage à ses amis morts au combat: Diego Brosset et «Jean Prévost, le fort». Au cœur de *Portrait d'une amitié*³, Vercors explique qu'on aime souvent des gens auxquels on voudrait ressembler. Il reconnaît à Jean Prévost une «surabondance de dons» et un immense courage. Mort pour la France, l'écrivain maquisard, épris de Montaigne, Stendhal et Baudelaire, est mort criblé de balles. Les nazis, sans doute alertés par une «limace», lui ont tiré dessus alors qu'il tentait de rejoindre le maquis de l'Isère. Qu'est-ce que l'amitié? se demande Vercors: «Elle n'est pas dans l'habitude, ou les idées communes, ou les souvenirs partagés. Ah, elle est mystérieuse. C'est un fleuve caché. Mais le cours s'en devine à la végétation luxuriante qui en révèle, à la surface de la terre, les méandres secrets...» Il en devient lyrique. Prévost lui plaisait parce que l'ennemi des compromissions s'inventait des défis pour voir ce qu'il avait dans le ventre: en 1926, il publie *La Vie de Montaigne*, essai écrit en une seule nuit! Le boxeur amateur aime livrer des batailles contre le langage pour lui faire rendre l'âme. Vainqueur de combats intimes, Prévost courra le maquis, avec en bandoulière une arme et le manuscrit d'un livre en préparation sur Baudelaire. Les hitlériens ont tué un écrivain porteur d'un livre à venir. Infanticide littéraire.

Parmi les princes de l'amitié, il y a François Cérésa qui, de son style plein de panache, nous a donné *Mon ami, cet inconnu*⁴. L'endeuillé à perpétuité, transformé en fossoyeur d'une amitié, y célèbre le temps qui ne reviendra plus, celui où nos parents étaient encore vivants. Nous ne pouvons pas tous nous suicider quand notre père meurt. Albert Caraco l'a fait pour nous. L'ami de Cérésa a fini par se supprimer aussi. Il croyait moins en l'amitié que son biographe, greffier de leur éclatante jeunesse dans le Paris de Frank Alamo et de Françoise Petit. Qui s'en souvient? François Cérésa, et plutôt deux fois qu'une car la littérature sert à consoler. Victimes du diktat des VPR de la littérature jetable,

1. Mario Poletti, *Brassens, l'ami*, préface de Maxime Le Forestier, avec un CD, Éditions du Rocher, 2001.

2. Josée Stroobants, *Une vie d'amitié avec Georges Brassens*, préface de Pierre Louki, avant-propos de Pierre Onténiente et André Tillieu, Éditions Didier Carpentier, 2006.

3. Vercors, *Portrait d'une amitié*, Éditions de Minuit, 1946.

4. François Cérésa, *Mon ami, cet inconnu*, Pierre Guillaume de Roux, 2014.

les lecteurs lisent souvent les mauvais livres au détriment de ceux qui les amélioreraient. En quinze jours, plus de quatre cent mille voyeurs se sont rués sur le bouquin d'une pensionnaire du Paf. Marc Fumarioli estime que la France compte entre quatre mille et six mille bons lecteurs depuis le XVI^e siècle. Le scandale est le meilleur des agents commerciaux. La générosité du livre sur l'amitié de Cérésa n'est pas comestible pour les journaux télévisés alimentés par la haine contemporaine. Celle entre deux jeunes résistants italiens non plus. Sans Francesco Berti Arnoaldi, nous ne saurions rien de l'existence de Giuliano Benassi, arrêté, torturé et abattu par les nazis en 1945, à la chute du III^e Reich. *Voyage avec l'ami*¹ parle du plaisir d'être ensemble de deux personnes dont les esprits fusionnent. Outre-Rhin, il a fallu attendre *Des hommes peu ordinaires*² pour enfin apprendre que le pasteur Dietrich Bonhoeffer et son beau-frère, l'avocat Hans von Dohnányi, avaient sauvé de nombreux juifs avant d'être exécutés sur ordre d'Hitler, juste avant son suicide. Leur amitié a fait bloc pour s'opposer au nazisme, quand toute l'Allemagne était fascinée par la volonté de puissance du III^e Reich.

Tahar Ben Jelloun, lui, a carrément écrit *Éloge de l'amitié*³ afin de dire tout le bien qu'il pense de la «soudure fraternelle», sous-titre de son ouvrage: «L'amitié est une religion sans Dieu ni jugement dernier [...] où la guerre et la haine sont proscrites, où le silence est possible.» Il évoque plusieurs de ses ami(e)s qui feraient bien de relire les passages qu'il leur consacre, histoire de se dire que parfois on croise quelqu'un qui nous voit tel que nous sommes. De Bott, l'écrivain ancien directeur du *Monde des livres*, il dit: «L'exigence et la rigueur: c'est ce qui caractérise le mieux l'amitié chez François.» Tahar Ben Jelloun apprécie que François Bott accorde tant d'importance à la fidélité et à la confiance: «Certains de ses amis le trouvent trop exigeant. Moi c'est ce que j'aime le plus chez lui. Je sais qu'il sera là le jour où je l'appellerai. C'est cela l'amitié.» Simone de Beauvoir avait dit de Jean-Paul Sartre qu'elle ne doutait pas un seul instant qu'il soit présent si elle lui donnait rendez-vous dans dix ans, tel jour à telle heure, à une adresse précise. «Si l'amitié ne tient qu'à un fil et que ce fil casse, c'est qu'elle n'avait pas lieu d'être.» Du François Bott pure amitié.

1. Francesco Berti Arnoaldi, *Voyage avec l'ami*, traduit de l'italien par Jacques Dalarun, Gallimard, 2013.

2. Elisabeth Sifton, Fritz Stern, *Des hommes peu ordinaires*, traduit de l'anglais par Olivier Salvatori, Gallimard, 2014.

3. Tahar Ben Jelloun, *Éloge de l'amitié*, Arléa, 1996.